

Mes Trente Furieuses



Xavier Henri

Mes Trente Furieuses

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4753-1

Dépôt légal : Avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011



Les hommes naissent **ignorants**
et **non** stupides,
c'est l'éducation
qui les rend
stupides.

Bertrand Russel

A lire mes chers

Dominique

Wandrille

Agnès

Agathe

Pétronille

et tous ceux qui ont eu le courage de me supporter

Mes Trente Furieuses

1970/2000

L'Intro

*Ai-je bien commencé
ma vie professionnelle ?*

Il m'est aujourd'hui impossible de répondre à cette interrogation. J'ai toutefois deux certitudes. La première : J'ai trop bien obéi à ma mère, et la seconde : Ma trop bonne éducation m'a desservi. La seconde certitude confirme la première. On ne devrait jamais écouter ses parents !

Je n'ai pas calculé à la fin de ces années soixante, les entretiens privés interro-négatifs auxquels j'étais convié, un soir sur deux par ma chère mère avant de monter me coucher. Dommage !

Car si je les avais comptabilisés, j'aurai à coup sur ma place dans le Guinness des records !



Ecouter, feindre d'entendre, telle était ma stratégie chaque soir avant de rejoindre ma chambre. L'étudiant si bien élevé issu des années soixante huit se devait de répondre aux questions récurrentes telles :

– Tu montes te coucher maintenant Hercule ?

– Oui maman

– Tu as réfléchi à ce que je t’ai dit hier soir à propos de ton oncle qui pourrait t’aider dans ta recherche de travail après tes examens ?

– Hum... humm... oui, oui... On en reparlera demain soir, je suis fatigué.

En réalité, à chacune de ces questions mon stress monte d’un cran, et je ne me souviens plus des dernières propositions de ma chère mère. Je veux quitter le cocon familial le plus rapidement possible, telle est mon obsession, je désire prendre mon indépendance. Mais, à vingt trois ans, après treize mois d’un service militaire mal vécu au nord de la France, et en poche, un simple diplôme de droit, je dois composer avec l’autorité détentrice de la finance :

Les parents !

Ce jeudi 15 septembre 1969, après cette centième proposition de madame mère, à laquelle j’ai répondu favorablement pour lui faire plaisir, je suis Furieux ! Furieux contre moi-même, car j’ai été incapable de répondre : « Maman, STOP, j’ai l’âge de prendre mes décisions ». trois mois plus tard je serai stagiaire dans une compagnie d’assurances et Maman sera satisfaite. Ma mère sera beaucoup plus discrète sur le choix de mes petites amies, ouf !!

Le stage durera un an à Paris

Cinq ans plus tard, ce sera une autre proposition, cette fois, issue d’un opportuniste de la famille, ce dernier, toujours prêt à m’épauler, m’invitera à signer un contrat de travail mirobolant pour une collaboration au sein de son cabinet d’assurance.

Pour la seconde fois, ce jour là, je **serai Furieux**, et pourtant je venais enfin de prendre une décision,

que je pensais favorable à mes intérêts... tout en sachant pertinemment que, le travail en famille est source inévitable de conflits. Je feignais l'ignorer.

La collaboration avec l'opportuniste durera un quinquennat. Un enfer ! C'est un ami de la famille qui me tirera de cette impasse. Enfin je le pensais.

Débarassé de l'opportuniste, grâce aux bons conseils de cet ami avec lequel j'étais vaguement apparenté, je m'égarais dans une association périlleuse et bancale.

Un soir de novembre, en sortant de l'étude d'un notaire havrais à la réputation douteuse et ne parlons pas ici de son honnêteté, une fois de plus j'étais Furieux. Avec ce vague ami, celui qui deviendra plus tard mon associé borgne ivrogne et fainéant, nous venions de signer notre précontrat d'association et je réalisais que je me fourvoyais dans une voie suicidaire.

J'étais Furieux contre mon futur associé, complice bien évidemment du notaire, et Furieux contre moi-même, mais j'étais bien incapable de faire marche arrière.

Une fois encore, j'avais pris la mauvaise décision. Je n'avais pas osé dire non au risque de froisser ma famille car j'étais plus ou moins apparenté avec cette relation douteuse !

Par chance, si l'on peut dire, après un purgatoire de onze mois d'association, des amis de l'éthylo-paresseux qui avaient compris que cette situation ubuesque ne pouvait durer, vinrent à mon secours.

Je les croyais honnêtes.

L'un d'eux, un sage issu de la promotion « Moi d'abord » s'intéressa de près à mon cas ; cet analyste

des causes désespérées comprit très vite tout l'intérêt qu'il avait à me donner mon indépendance, à faire de moi le patron de ma petite entreprise ! Grâce à lui, cette année 1980 je dénonçais l'association, et je devenais un travailleur indépendant à part entière !

J'étais heureux !!

Les vacances d'hiver de monsieur « Moi d'Abord » étant une priorité, ce dernier s'absentait malheureusement la veille de Noël, huit jours avant ma prise de fonction dans ma nouvelle agence d'assurance située dans le centre de la France. Pour combler son absence, il délégua, un sous-fifre bien peu scrupuleux, avec lequel je devais créer ma petite entreprise selon des critères proches de ceux des jeux du hasard, ce qui veut dire objectivement sans aucun sérieux !

Ainsi, un soir de décembre 1980, lors d'un cocktail à la Celle saint Cloud chez mon ami Paul-Henri, ce dernier un verre de champagne à la main, m'a félicité pour mon audace dans les affaires.

J'ai cru m'étouffer.

Je lui ai alors confié au creux de l'oreille : Paul Henri, je suis Furieux, oui je suis trois fois Furieux.

P.H. n'a pas vu ma mine déconfite ce soir de fête, je ne lui en veux pas, il y a prescription, et je devais bien cacher mon jeu !

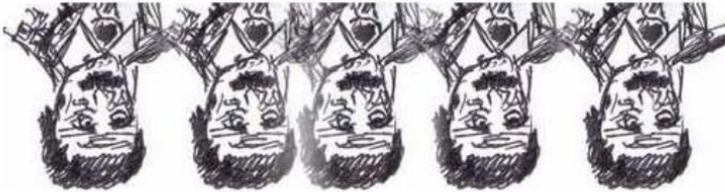
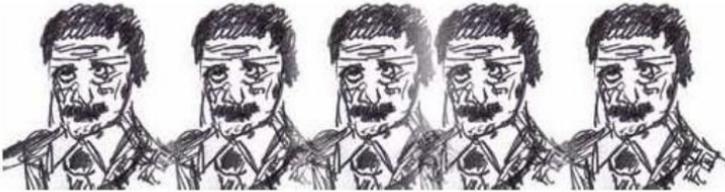
Les deux larrons chargés de mon installation, je veux parler de Monsieur « Moi d'abord » et son sous-fifre, eux m'ont bien vite oublié, bénéficiant l'un d'une préretraite dorée et le second d'une promotion étonnante pour un si petit esprit. La toute puissante société qui les embauchait et dont bien

malheureusement je n'étais qu'un modeste mandataire de province, cajolait ses salariés et avait bien peu de considération pour les petits agents de ma trempe.

Ma trop bonne éducation me reléguait au rang des humbles et enthousiastes en toutes circonstances, ainsi face à ces hommes de pouvoir, je veux parler des innombrables inspecteurs du « Château » qui défilèrent dans mon agence, je commençais mes phrases, un large sourire aux lèvres, par :

« Pensez-vous qu'il serait bien de... »

Après sept ans de pouvoir (mieux que le quinquennat précédent, mais à quel prix), de drôles de messieurs avec de drôles de moustaches s'invitèrent la veille de Noël, pour contrôler la gestion de mes affaires. Bien qu'ils ne soient pas venus du siège avec leur confessionnal, je dus m'accuser face à eux de toutes sortes de petits larcins dont j'ignorais l'existence jusqu'à cette descente des moustachus.



Les moustachus...

Les moustachus, tous les mêmes !



Au fil des heures, les petits larcins bien pardonnables devenaient, des délits, pour terminer, quelques heures avant l'arrivée du petit Jésus, en forfaits habilement orchestrés, on appelle cela en droit : crime avec préméditation !

Cette veille de fêtes, les Laurel et Hardy de la division comptable s'en tinrent à de généreux conseils susceptibles d'améliorer la gestion de mes affaires pour les années à venir.

Cette année 1986, une fois encore, je ruminais dans mon coin le soir de la saint Sylvestre :

Je suis Furieux, je suis Furieux, je suis Furieux !

Fort des bons conseils prodigués par ces deux guestapistes, je décidais enfin, de tourner la page des affaires, rendant mon tablier de petit patron à qui de droit. Cela ne m'empêcha pas, malgré ce vœu pieux, deux mois après cet échec retentissant dont je paie encore les pots cassés en 2010, de m'associer avec deux zozos, aussi candides que moi, pour créer des services à la personne. Là, je le reconnais, pour cet épisode, je n'ai même plus le droit d'être Furieux ! C'était de l'inconscience.

En effet, en toute connaissance, je m'associais avec deux personnes dont j'ignorais tout, du passé, de la formation, de l'expérience professionnelle, tout, tout... je renouais avec un système qui avait bien failli me coûter la vie, celui de l'association (avec l'ethylo-assureur), et puis en toute simplicité, je

prétendais créer un secteur d'activité (rien que ça !) qui demandait un investissement financier important et... bien sûr, je n'avais pas le premier centime. Je m'en veux furieusement de ne pas avoir ouvert les yeux à temps.

A ma décharge, je le précise pour ceux qui ne connaissent pas la région des Etangs à cette époque de l'année, on navigue ici, dans le brouillard le plus complet du matin au soir, et il est bien difficile de se repérer.

Et pourtant, et pourtant.

L'année suivante sera pire, avec la rencontre d'un nabot, pas forcément malhonnête, et son mentor, un détraqué, tout juste bon à vendre des aspirateurs dans les cités ouvrières. L'un et l'autre m'ont suffisamment flatté pour que je pense, l'espace d'un été, que mes valeurs de gestionnaire étaient mal exploitées.

Le bagout de ces deux **zèbres** devait me propulser en moins de trois mois dans la plus profonde faillite personnelle (en droit : la déconfiture !) et une fois de plus, je passais la fin de l'année dans la tourmente, ruiné, à sec, et pire encore, endetté. Cette nuit de la saint Sylvestre 1987, je m'octroyais l'autorisation d'être totalement Furieux, et cela me convenait.

Je devais attendre le printemps suivant et le coup de téléphone d'un bienfaiteur (enfin je le pensais bienfaiteur) pour me refaire une santé.

Notre première rencontre, le bienfaiteur et moi, fut conventionnelle, elle se déroulait dans des bureaux classiques et surchauffés. Ce soir du mois d'avril, je suis inconfortablement installé dans un fauteuil en cuir noir trop bas pour que je puisse croiser les

jambes, avec en mire, la grosse paire de cuisses de sa charmante et imposante femme !

Enfin, oui enfin, après sept années de vaches maigres, je signais un contrat alléchant. Après une heure et demie d'entretien je devenais ce soir-là, Directeur de Franchise ! Je rentrais au domicile familial fier comme un paon, persuadé que mon village enfin me respecterait.

Bien éphémère temps du respect qui s'achevait chaque soir, à l'heure où le sommeil se refuse, par l'arrivée de cars entiers peuplés d'huissiers perfides ! Telles étaient les nuits d'un homme respecté le jour.

En moins de six mois, le très estimable directeur de la Franchise, devint le Président de l'entreprise ! Cette nouvelle promotion embarrassante, que je devais cacher aux hommes aux papiers bleus, ressemblait à un siège éjectable dont on m'avait confié les manettes ! Drame. Et une fois de plus, lorsque le bienfaiteur et sa femme aux cuisses de charcutière, décidèrent de reprendre les rênes de leur entreprise familiale, je leur remettais les clés de la maison en m'excusant.

Quelle éducation !

Ce jour là, je n'étais pas Furieux, tout juste inquiet, mais en revanche, ma famille était furieuse. Et je n'ose parler ici de la ribambelle d'huissiers qui voyait s'envoler la (petite) pompe à fric. Un semestre plus tard, c'était le temps des vacances, des fêtes en Bretagne, des marches en montagne, de l'insouciance. Dans mon entourage j'entendais chuchoter : Ta rentrée sera chaude mon pauvre vieux !

Et pourtant il n'en sera rien.

Dieu soit loué !

Grâce aux bonnes relations que j'avais gardées avec une « franchisée » de ma précédente entreprise, je prenais contact avec une société de publicité basée en région parisienne, qui m'embaucha illico presto, m'octroyant même une confortable prime de bienvenue !

Vous pensez bien que mes perfides schtroumfs, mes huissiers locaux, au teint décoloré par leurs papiers bleus, pliés dans le sens de la longueur, n'en surent rien. D'ailleurs ils commençaient à prendre des distances avec mes petites affaires avant que je tente de les semer en m'installant dans le Midi.

On peut toujours rêver.

Enfin, je passais un Noël et un trente et un décembre en paix. Pas Furieux. Etonnant ce retournement de situation ? Pas tout à fait, car le double salaire ne devait durer que trois mois, et mon avenir dans l'entreprise était conditionné à toutes sortes de contraintes humiliantes. L'ex-PDG déjà bien rabaisé, devenait dans le plus mauvais des cas, un laveur de carreaux, et dans le meilleur, un sous commercial besogneux.

J'étais blindé, enfin je le pensais, (encore une fois) car depuis quinze ans, je gobais des couleuvres entières, alors... en en avaler quelques-unes en plus, cela ne me perturbait pas.

Innocent, je n'imaginai pas que la « furibonderie » viendrait à juste titre de ma famille.

Pour une femme artiste, la mienne, qui déniché enfin une clientèle fidèle, aisée et bien sûr grand amateur d'art en Normandie, les fantaisies d'un visseur-dévisseur plus ou moins commercial, installé

dans le midi de la France, qui au surplus demandait avec insistance la descente au soleil de toute la famille, ce comportement la rendait furibonde. Abandonner une grande maison, et surtout son atelier d'artiste, pour un appartement dans une mégapole dangereuse, inscrire les enfants dans des lycées-collèges à la réputation douteuse, tout cela lui paraissait insensé.

Elle était furieuse !

Notre premier Jour de l'An dans le Sud, nous le passions chez un double mètre attachant, qui mettait toute sa molle énergie à démystifier les horreurs du sud.

Après quelques mois d'adaptation sur la Côte, notre nouvelle petite entreprise familiale tournicotait tant bien que mal, quand de grandes manœuvres commerciales vinrent perturber tout un petit monde de salariés dont je faisais partie. Un petit monde attaché au travail bien fait, dévoué sans réserve et souvent récompensé à juste titre pour les services rendus.

Un peu moins naïf que mes petits camarades de travail – pour une fois – je comprenais rapidement que ces grandes manœuvres collaient avec : Retour obligé sur investissements. Nous étions en 2000, les fonds de pensions investis dans notre société, comme dans tant d'autres à cette époque, devaient rapporter un maximum d'argent.

Etait-ce nouveau ?

Etait-ce nouveau.... ?

Dans ces proportions certainement.

La suite de ces grandes combines eurent un effet déplorable sur la PME qui m'embauchait. La

tourmente dans laquelle nous nous trouvions annihilait nos personnalités. Ma légendaire bonne éducation n'était plus un obstacle car je devenais un pion, un automate suspect, comme tous les employés du nouveau groupe qui nous dirigeait.

Suspect au travail, suspect d'avoir des idées, suspect lorsque je parlais à Pierre ou à Paul, tout simplement suspect d'exister.

Personne n'échappe à la dictature de la rentabilité, elle est implacable, dévastatrice, ravageuse, et surtout nuisible pour le personnel en place.

Personne n'y échappe ?

Si l'ensemble du personnel « terrain », était contraint d'obéir sans comprendre, et surtout sans poser de question, si nos petits salaires étaient dévalués (il existe une multitude de possibilités pour baisser légalement le revenu d'un salarié) il restait une petite bande d'irresponsables au siège de l'entreprise, prêts à tout pour gagner plus en travaillant moins...

Ce clan de minables en cols blancs, au passé douteux et sans culture, me donnait une dernière fois l'occasion d'être Furieux !

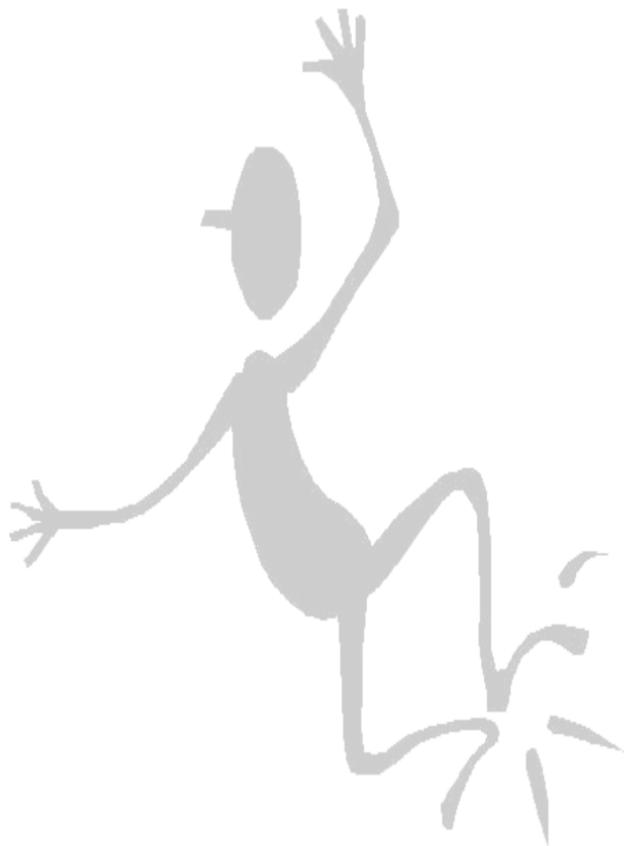
Ces commissionnaires de bas étages aux comportements pitoyables, mandataires de nos sacro-saints investisseurs étrangers, réussirent en moins de deux ans, à transformer ce mini empire de la Pub, en un vaisseau fantôme.

Au passage, ces bons « messieurs dames » usurpateurs et sans scrupule, s'accordèrent de très substantielles primes en tout genre, tout en réduisant très substantiellement nos revenus. Les banquiers fermeront les yeux sur la comptabilité opaque de notre

entreprise jusqu'à la dernière minute. Etonnant ? On peut se poser la question. Alors que... **le navire prenait l'eau de toute part**, une exorbitante cagnotte se constituait aux fins d'indemniser le clan des minables en cas de fermeture anticipée.

Ce qui arriva !

Hier, à juste titre, j'étais fou Furieux contre ces petits maquereaux de l'entreprise, aujourd'hui je m'en fous.



Ce cher Monsieur K

*Il faut beaucoup de naïveté
pour faire de grandes choses.*

L'élève inspecteur

« Monsieur K, permettez-moi de vous appeler ainsi... vous avez un adorable petit oiseau rose sur votre Charlotte, cela fait très veille de fête. »

Nous, les cinq nouveaux élèves inspecteurs d'assurance, sommes installés à l'invitation de monsieur K, dans un restaurant huppé, place de la Bourse à Paris. Avant les fêtes de fin d'année, les cadres de la direction régionale Normandie à laquelle j'appartiens, sont invités au restaurant par leur directeur et devisent sur les festivités à venir. La conversation ne me passionne pas, n'ayant jamais été un fan de serpents et autres langues de belle-mère... tuuuuuuu !!

Après le magret de canard au poivre vert suivi de la traditionnelle ronde des fromages, c'est l'inévitable dessert que le troisième âge apprécie, monsieur K frisait la soixantaine ! Face à moi, Monsieur K s'apprête à dévorer une pâtisserie surmontée d'un rouge-gorge, à cet instant, pensant relancer la conversation qui m'est totalement étrangère, je lance naïvement : « Monsieur K, permettez-moi de vous

appeler ainsi, vous avez un adorable petit oiseau rose sur votre Charlotte, cela fait très veille de fête. »

Notre petite assemblée pouffe de rire. Pas moi, je rosis et cela ce voit.

Monsieur K imperturbable a un léger mouvement de la lèvre inférieure, il cache sa satisfaction et me répond imperturbable : « Pour le joli petit oiseau, on me l'a toujours dit ! »

Nous sommes un 22 décembre à Paris. Monsieur K est mon directeur régional, il a des allures de Kurt Jurgens, il se tient droit comme un « I » sur la banquette en cuir de la très chic brasserie. Il nous invite ce midi pour tromper son ennui, car depuis des années et plus précisément depuis l'indépendance de l'Algérie, monsieur K est en sursis.

Tous, nous respectons Monsieur K. Cet homme imposant par la taille, fréquente son tailleur deux fois par mois, il pète en marchant, s'intéresse à l'essentiel et parle peu.

Bien entendu cette anecdote du petit oiseau est authentique. Aujourd'hui en pareille circonstance, le rouge de la confusion trahirait ma maladresse !

Nous sommes au début des années soixante dix au siège d'une importante compagnie d'assurance dont le siège social se tient face à la Bourse de Paris. Je termine un stage d'élève inspecteur d'un an, qui m'a familiarisé avec les différents services de la respectable maison. Affecté à la Direction régionale Ouest l'entreprise, au grade d'inspecteur stagiaire, je découvre avec un certain décalage, celui des enfants de bonnes familles bien peu aguerris au monde des affaires, tout l'univers des chefs, des sous-chefs, des directeurs adjoints, des directeurs régionaux etc. et

bien sûr je découvre dans le cadre de mon affectation l'imposant monsieur K.

Cet ancien courtier d'affaires en tout genre, très connu à Alger, ne s'est jamais remis de la mort de sa girafe ! Oui sa pauvre girafe qu'il a laissée malgré lui – ou plus exactement contraint et forcé – aux mains des fellaghas en 1962.

Combien de fois monsieur K nous a-t-il entretenu de ses affaires, avant « les Evènements ».

Mon premier entretien avec monsieur K avait lieu un lundi à huit heures trente, dans l'immense hall d'entrée de la prestigieuse compagnie d'assurance à laquelle il appartenait.

Ayant un tempérament légèrement anxieux et étant très à cheval sur les horaires, je m'invitais, une semaine avant cette première rencontre professionnelle, chez une charmante vieille dame avec laquelle j'étais apparenté et qui habitait un somptueux appartement situé au centre de Neuilly.

Une semaine, c'était le temps que je m'accordais pour découvrir le lieu de notre rendez-vous, place de la Bourse, puis me familiariser avec les transports en commun et aussi revoir quelques connaissances oubliées depuis la fin de mes études de droit. Enfin, je devais me préoccuper de trouver un logement, la dame âgée m'offrant un gîte provisoire.

Donc, **mon tempérament très légèrement anxieux**, m'incitait la semaine précédant de mon entrée dans le monde des affaires, à tout prévoir dans les moindres détails. Installé très confortablement dans mon gîte provisoire de Neuilly, chaque soir avant de me coucher je m'assurais du bon fonctionnement de mon réveil que je réglais la veille

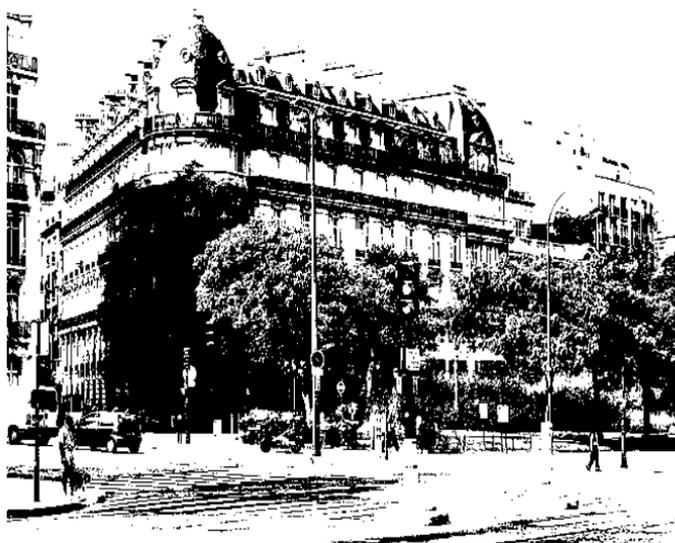
du jour « J » celui de mon premier entretien avec monsieur K, avec une très confortable avance. Bien que je me sois rapidement familiarisé avec mon parcours Neuilly-la-Bourse, je m'obstinais chaque soir, à avancer d'une bonne demi-heure mon alarme !! Au cinquième jour de mon stage, j'étais réveillé en sursaut à 4 heures du matin, avec toujours cette peur d'être en retard. Ma propriétaire s'étonnait de cette pratique qu'elle qualifiait de « très province ».

Pour la remercier de son hospitalité, le premier soir de ma première journée de travail, j'investissais les premiers francs de mon premier salaire, dans un bouquet de tulipes acheté à la sortie d'une bouche de métro, et j'y joignais ma carte de visite sur laquelle j'avais maladroitement inscrit : Grand merci, Chère madame, pour votre hospitalité.

Petit détail, j'avais noté au verso de cette carte de visite ma comptabilité, ainsi pouvait-on y lire mes dépenses de la semaine, y compris le montant du bouquet de tulipes !

Entre nous, n'achetez jamais des tulipes dans le Métro, elles ne tiennent pas plus de quatre heures ; Le soir de mon entrée dans le monde des affaires, à vingt-deux heures trente, précisément l'heure à laquelle je réglais mon réveil, je constatais tristement que la table demi-lune sur laquelle reposait mon bouquet, était tapissée de pétales, tristes vestiges de ma bonne intention !

Après une quinzaine de jours passés à Neuilly, je m'installais dans un quartier de Paris tout aussi huppé, au 120 de l'avenue Foch.



Chez moi !

Mes années de collaboration avec monsieur K seront excellentes.

Promu inspecteur du cadre en Normandie, je visitais une vingtaine d'agences, pour lesquelles je devais faire passer les consignes du siège. Les agents locaux que je rencontrais avaient pour les inspecteurs une estime liée à leurs intérêts. Ces infatués, à l'exception de deux pères la misère avec lesquels je nouerai de bons contacts, profitèrent de ma naïveté de débutant pour me manœuvrer.

Leur obsession, était de véhiculer, de leur petite agence de province au tout puissant siège parisien, et cela par mon intermédiaire, leur réputation de gens intègres, ce qu'ils étaient d'ailleurs pour la plupart. **Et bien évidemment je sautais à pieds joints dans leur petit jeu...** leurs conversations souvent limitées et leurs histoires (toujours identiques d'une agence à l'autre...) me saoulaient.

Appréciant toutefois les bons restaurants, les bons vins et les bons cigares, j'étais rarement déçu de leur prévenance, car ces bons messieurs savaient également que je pouvais leur être utile. L'un d'eux a même découvert, un lendemain de très forte tempête qui devait détruire trois granges à l'un de ses clients, ma passion, pour les vieux Calvados.

Ah le bougre d'agent !

Son client sera bien récompensé en cette fin d'année.

Chaque lundi, les inspecteurs de l'Ouest de la France dont je faisais partie, se réunissaient à Paris dans le bureau de Monsieur K pour rendre compte de leurs activités de la semaine.

Je devançais volontiers l'appel de l'ennuyeuse réunion de quelques minutes, souhaitant mettre en avant mon dynamisme, ma jeunesse, mon évidente volonté de remporter des challenges et tutti quanti ! En un mot je faisais de la « lèche préventive » auprès de monsieur K.

Ma première mission

Un lundi de février, lors d'une de nos réunions hebdomadaires, le Père de feu la girafe, m'écoute sans broncher, je l'ennuie et cela se voit.

Il feuillette un volumineux dossier, tout en m'écoutant, se lève, appelle son premier adjoint qu'il invite à s'asseoir à côté de moi puis m'interrompt brusquement.

– Pourquoi avez-vous nommé agent général cet imbécile de X dans l'Orne ? Vous avez conscience

des emmerdements qu'il nous cause aujourd'hui ?
C'est sans doute un de vos amis ?

– Non Monsieur, c'est mon prédécesseur qui a recruté cette personne, pour ma part je n'ai pas encore fait la connaissance de cet agent, mais si vous pensez que...

– Arrêtez, vous me fatiguez, voyez cela avec mon adjoint, et retrouvez-moi ce cosaque envolé avec la caisse et qui bien sûr n'a pas laissé d'adresse. Faites vite, je n'aime pas attendre.

L'adjoint me lance un coup d'œil complice.

– Mais où vais-je le retrouver s'il n'a pas laissé...

– Débrouillez-vous, **filez**.

J'apprendrai plus tard, que quelques instants avant notre rencontre, il venait d'essayer « l'engueulade du siècle » ! Lui, monsieur K connu de toute une région, respecté, bien habillé, etc. Il avait été convoqué par la Direction générale pour s'expliquer du comportement indélicat d'un agent mandataire, éclipsé dans la nature sans laisser d'adresse en prenant soin toutefois de s'emparer d'une importante somme d'argent, propriété de la compagnie.

Quinze jours plus tard, je retrouve l'agent indélicat, m'étant posté à proximité de ses locaux professionnels, prêt à tenir un siège et déterminé à récupérer les sommes volées.

Je suis resté quarante huit heures caché dans mon véhicule, m'octroyant quelques courts instants pour assouvir des besoins bien naturels et aussi trinquer à la santé de l'absent au bar du coin. Les dernières paroles de monsieur K tournaient en boucle dans ma tête : « Débrouillez-vous, filez ! »

Le deuxième matin de veille, vers cinq heures, le cosaque se pointe. L'adjoint de monsieur K m'en ayant fait une description détaillée, oui c'est bien lui cet homme insignifiant, court sur pattes, mal habillé, le petit brigand que je dois chopper. Sans aucune gêne, il sort d'une luxueuse voiture pour récupérer, je présume, des dossiers le compromettant. Je le harponne avec politesse et l'incite vivement à me remettre les clés de son ancien bureau. Il se rebelle, me menace puis se calme. Après une petite heure de discussion il me remet le trousseau de clés de l'agence et me promet de ne plus revenir. J'ai gagné ! J'en informe immédiatement monsieur K par téléphone, puis je rentre à Paris rédiger mon rapport.

Cet épisode me valorisera auprès de monsieur K, et surtout, je lui retirerai une belle épine du pied ! Pour me remercier, il me confiera, à moi seul le jeune débutant dans l'inspection, un dossier délicat :

Le dossier des cimetières.



Une autre mission... celle des cimetières !

Décidément, le petit inspecteur provincial, bien qu'il ait entamé sa mue, gardait encore une bonne couche de naïveté, et le directeur régional s'en amusait. Un de mes parents, avec lequel je devais

prochainement collaborer et qui entretenait quelques complicités avec Monsieur K, me glissa dans l'oreille lors d'un déjeuner place de la Bourse : « Dis donc, d'après ce que l'on dit, tu es très bien vu à Paris, monsieur K te confie maintenant des dossiers confidentiels, c'est bien, tu iras loin dans le métier... »

Et je le croyais !

Mon innocence était sans borne.

Dois-je raconter ici l'importante mission de confiance qui me fut confiée, la mission des cimetières ?

Lorsque le service comptabilité de la Compagnie ne retrouvait plus trace de vie d'un de ses administrateurs, il demandait aux directeurs régionaux de retrouver, par tout moyen, la preuve du décès du défaillant, ce qui impliquait une démarche auprès des mairies et souvent des cimetières à la recherche de terre fraîche ! Je prenais très au sérieux cette nouvelle tâche fort agréable au demeurant, qui me permettait de tester de nouveaux restaurants dans de nouvelles villes, parfois très éloignées de mon domicile, avec toujours le guide vert Michelin sous le bras.

Monsieur K est Furieux

Nous sommes à la veille de Noël, tous les inspecteurs de France et de Navarre de l'entreprise sont convoqués à Paris pour l'assemblée générale de notre groupe. C'est une excellente occasion pour nous, du plus ancien et ennuyeux des actionnaires au dernier né de la cuvée de l'inspection, de se régaler à

bon compte dans les brasseries de la place de la Bourse.

Au fil des années, une hiérarchie, liée au montant autorisé des notes de frais, s'est installée dans les restaurants qui entourent le symbole du capitalisme. Si les jeunes inspecteurs sont tolérés dans certains établissements ils sont « interdits de séjour » dans d'autres. Un ami de monsieur K m'a expliqué un jour, où je m'étais maladroitement fourvoyé dans un de ces très chic bistros réservés en priorité aux actionnaires, que la plupart des hôtes dans ce type d'établissement, appartenait bien souvent à notre groupe sans que je les connaisse pour autant, et que **ma manie de parler fort** – surtout en fin de déjeuner – risquait de compromettre ma carrière.

Ces messieurs, jamais de femme, rougeauds et ventrus, nés pour commander et encaisser, avaient l'habitude d'écouter tout ce qui se disait autour d'eux... sans doute l'angoisse d'être suspectés et l'habitude de suspecter tout ce qui bouge à l'heure du cigare et de la fine champagne.

Donc, en cette fin d'année, les inspecteurs de Normandie déjeunent à l'enseigne des « Deux Sœurs », une brasserie branchée du deuxième arrondissement, avant d'affronter durant trois heures, la lecture du bilan de la compagnie suivie des éternelles questions diverses. Le déjeuner est bien arrosé, et nous prenons un acompte sur les fêtes de Noël en commandant une bouteille de champagne après le dessert. Les plaisanteries fusent, mon prédécesseur qui s'est invité à notre table me raconte quelques anecdotes salées sur la vie privée des agents que j'inspecte... Lorsque nous sortons du restaurant,